

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 15

Rubrik: La musique à Genève

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du Bosendorfer-Saal et du Grosser Musikvereins-Saal? — Voilà qui n'est guère facile!!

A côté des intéressants *Liederabende* de Mmes Gmeiner, Marianne Geyer, Herzog, Herma, Türk-Rohn, Wiedermann, Gura, Kunwald, Fillunger, Pregi, Pyllemann, Segel, Strauss de Ahna, Wedeking, Gorlenko-Dolina; et de MM. De Lucia, Messchaert, Wallnøfer Tovey, Friedrich, Sistermans, Zür-Mühlen; il faut noter tout spécialement les cinq concerts de Tilly Kœnen surnommée, avec raison, « la Barbi hollandaise » — (Nouveautés: de charmants *Lieder* d'Hugo Wolf, d'Arensky, de Richard Strauss et de Weingartner.)

Parmi les virtuoses de l'archet ce sont surtout les tchèques qui ont le plus dignement représenté l'art de Paganini: Kubelik et Kocian (deux jeunes). A côté d'eux: Sarasate, Burmester, Serato, Hubermann Franzos, Hartmann, Drucker et Mmes Hochmann, Stéfi Geyer, ont moissonné les plus beaux succès. — Et tout particulièrement il faut nommer Ysaye et Thibaud qui ont été les plus goûtés et les mieux appréciés. — (Nouveautés: un remarquable *concerto* de Leone Sinigaglia, une difficile *fantaisie* de Seveik.)

Aucun violoncelliste.

Ce sont surtout les pianistes qui ont fait les frais de la saison et cela se comprend si l'on pense que Vienne est la ville où des Maîtres comme Lechetitsky, Sauer, Rosenthal et Grünfeld forment journellement des artistes de premier rang.

Paderewski, le plus brillant disciple de la première de ces écoles, a confirmé la renommée qu'il a acquise dans ses tournées d'Amérique.

Après lui nous avons entendu et applaudi Mmes Freund, Goodson, Eibenschütz, Verne, Szalit; et MM. Sauer, Scharwenka, d'Albert Sieveking, Lamond (quatre soirées Beethoven!) Rosenthal, Busoni, Grünfeld, Attal, les frères Thern, Pugno, etc. (Nouveautés: *Concertos* de Sauer, Scharwenka, Gound et Melcer).

Si la saison des concerts a été des plus brillantes, cela ne veut pas dire qu'à l'Opéra nous n'ayons éprouvé les jouissances artistiques les plus pures. — Le *Hofopertheater* avec son immense répertoire offre, tous les soirs, pendant onze mois de l'année, à côté de tous les meilleurs opéras anciens (Gluck, Mozart, Beethoven, etc.) toutes les nouveautés dignes de paraître sur une scène de premier ordre. — En fait de nouveautés nous n'avons eu cette année que *Feuersnoth*, un savant mais pas très inspiré opéra de Richard Strauss.

Spécialement intéressants les Cycles wagnériens (de *Rienzi* au *Götterdämmerung*) innovés par le génial chef d'orchestre Mahler.

Vous voyez, par ce résumé, que si Vienne n'a plus le bonheur d'abriter Gluck, Mozart, Beethoven, Schubert, Bruckner et Brahms; elle se maintient pourtant un des centres musicaux les plus actifs et les plus intéressants de l'Europe.

(*Gazette de Lausanne*)

ALFRED POCHON.



LA MUSIQUE A GENÈVE



ES concerts et les auditions de toutes sortes se suivent nombreux dans cette saison particulièrement propice aux manifestations musicales. Chaque semaine en compte à son actif deux ou trois, qui tous ont leur part de public et de succès. Cela prouve que la vie musicale a jeté de profondes et solides racines dans notre population, et qu'elle répond à un besoin réel de l'esprit et du cœur, en dépit du béotien détachement qu'affichent certains de nos édiles municipaux à l'égard de notre art favori. Et cela nous encourage à lutter pour lui et à revendiquer non pas des faveurs, mais la place qui lui est due au foyer de notre famille genevoise, où toujours, jusqu'à présent, l'on fit bon accueil à tous les enfants de la pensée humaine, aux arts comme aux sciences. Espérons qu'une fois de plus le bon sens triomphera de l'indifférence, et l'art, du déchainement d'appétits matériels qui a sévi chez nous depuis le jour du fameux héritage de Ch. Galland.

Depuis notre dernière chronique, les concerts d'abonnement nous ont procuré deux délicieuses soirées, celle du Victoria-Hall, au bénéfice des musiciens de l'orchestre, et le huitième concert d'abonnement donné avec M^{me} Jaques-Dalcroze (Nina Faliero). Dans la première de ces soirées, nous avons réentendu cette magistrale *Böcklin Symphonie* de Hans Huber, dont nous avons dit tout récemment ici même la savoureuse beauté, le souffle généreux, et le troublant parfum de vie antique qui s'en dégage. Au grand orgue, M. Barblan sut imprimer à sa partie ce cachet de grandeur sobre et sévère qu'a voulu l'auteur. Les fragments des *Maîtres chanteurs*, entendus au même concert, sont de ces pages qu'on ne se lasse pas d'écouter, tant il y a en cette musique de puissance d'évocation, d'élo-

quence et de grandeur d'âme. Comment se fait-il que nous soyons arrivés au vingtième siècle sans qu'il se soit trouvé chez nous un directeur intelligent pour monter cette œuvre qui ferait la fortune de notre scène, sans compter la fortune artistique qu'elle apporterait à nos âmes, assoiffées de jouissances pures et d'idéal.

La grande artiste lyrique Marie Brema nous est revenue en cette même soirée, avec sa voix chaude et vibrante, sa plastique imposante et sa grande intelligence musicale. Et pourtant, à part la *Fiancée du Timbalier*, de C. Saint-Saëns, superbement déclamée et artistiquement détaillée, mais qui nous apparaît fade et pâle à côté des savoureuses productions des jeunes écoles modernes, et le troublant *Doppelgänger* de Fr. Schubert, musique de rêve et de passion, où elle fut dramatique à souhait, M^{me} Brema ne nous a donné que de petites pièces (y compris les *bis*), dont la modestie, voire même parfois la banalité, paraissait bien peu en harmonie avec le très grand talent de l'artiste. Il nous semble qu'à chaque visite nouvelle M^{me} Brema nous diminue la portion, en qualité bien entendu, car pour la quantité M^{me} Brema est d'une inépuisable complaisance. Nous devons toutefois tirer hors de pair la délicieuse miniature de M. Eckert, *Der Zeizig*, dont la finesse espiègle a été accentuée comme il le fallait. Peut-être qu'en M^{me} Brema, l'expression des divers sentiments paraît trop calculée, trop cherchée, et que nous souhaiterions parfois une émotion plus simplement naturelle, jaillissant davantage du cœur de l'artiste. Il n'en reste pas moins que nous sommes en présence d'une des figures les plus attachantes et les plus originales du monde musical contemporain.

* * *

Si nous nous sommes permis quelques réserves quant au programme de M^{me} Brema, c'est que huit jours plus tard, une autre grande artiste, qui, elle aussi, partage les faveurs de notre public genevois, M^{me} Jaques-Dalcroze, nous a montré ce que peut être un programme vocal, même en se confinant dans l'interprétation d'œuvres de petites dimensions. Sous le même numéro de programme, M^{me} Jaques-Dalcroze nous révélait en trois bijoux musicaux la quintessence de la musique scandinave (Svendsen), du lied allemand (R. Strauss) et de la jeune école française (Alexandre Georges), en y ajoutant encore cette exquise chanson florentine d'*Ascanio*,

dont Saint-Saëns a fait un modèle de finesse et d'esprit musical.

Nous ne saurions sans nous répéter dire toute notre sincère admiration pour le ravissant talent de M^{me} Jaques-Dalcroze, pour cette voix aux inflexions divinement souples et gracieuses, dont le timbre velouté a quelque chose de particulièrement troublant et d'irrésistiblement attirant, pour cette diction irréprochable de pureté, que relève une exquise pointe d'exotisme. Le charme si exquisement féminin et si naturel qui se dégage de toutes ses interprétations est si inné en elle qu'il domine encore au milieu d'ardeurs plus tragiques, comme celles qui éclatent si magnifiquement en cette chaleureuse et vibrante *Mort du printemps*, une page qui doit tenir particulièrement au cœur de la jeune artiste, puisqu'elle lui fut dédiée par son mari, alors son fiancé. Cette musique, toute de jeunesse et d'enthousiasme, dont les phrases lumineuses et parfumées s'épanouissent en des explosions superbes de hardiesse et de force, nous rappelle le torrent de lave qu'aucun lit ne peut contenir et qu'aucun obstacle n'arrête. C'est l'inspiration jaillissant avec force du cerveau créateur, et à qui il faut toute sa liberté pour n'être pas étouffée et amoindrie. Par le poème, qu'il écrivit lui-même en prose, par la forme extrêmement libre de son œuvre, Jaques-Dalcroze affirme en cette page la noble ambition d'indépendance qui a déjà fait de nos jeunes musiciens modernes, les Strauss, les Charpentier, etc., des personnalités de premier ordre. C'est pourquoi nous avons pour cette musique une prédilection marquée et sincère, et que nous n'avons pu nous contenter de lui accorder quelque rapide examen.

Ce huitième concert d'abonnement était d'ailleurs la soirée des jeunes, Vincent d'Indy, Jaques-Dalcroze, Max Schillings, trois porte-drapeau de notre moderne idéal d'art. Du premier, on nous a redonné cette merveilleuse *Symphonie sur un thème montagnard*, où tout est vie et lumière, et où s'affirme la puissante originalité du jeune et déjà illustre maître français. C'est une œuvre très caractéristique, combative, hardie même, dont l'absolue nouveauté de la forme est rehaussée par des trouvailles d'orchestration et des recherches harmoniques d'une finesse exquise. Si la seconde partie est un peu délayée, un peu tourmentée, la première par contre, et surtout la troisième, nous paraissent créées d'une seule pièce, tant l'inspiration en est franche et

spontanée. Bien qu'ayant souffert de quelques légers accrocs, l'exécution a été supérieurement conduite et réalisée; nos compliments à M. Eckert, qui a su donner à la partie de piano l'exacte valeur qu'elle comporte, celle d'une simple voix de l'orchestre.

Le prologue symphonique d'*Œdipe Roi*, de Max Schillings, nous transporte en pleine tragédie; c'est le commentaire musical des paroles amères par lesquelles le chœur rappelle à Œdipe le néant de l'existence, le mensonge des illusions et l'impossibilité du bonheur.

La pensée de la fatalité et du désespoir plane, appesantissante, sur cette page de couleur sombre et triste, mais d'un beau caractère et d'une expression intense, que l'auditoire ne paraît pas avoir appréciée à sa juste valeur.

Huit jours plus tard le Victoria-Hall rouvrait ses portes pour une véritable solennité musicale, l'audition du *Messie* de Hændel, donnée par la Société de chant sacré sous la direction de M. Barblan. Poursuivant la noble tâche qu'il s'est imposée, de nous faire connaître les chefs-d'œuvre de l'art classique, M. Barblan avait voué à l'étude de cette œuvre de longs mois de travail et de patience, la creusant et la fouillant avec une amoureuse sollicitude. Le couronnement de sa peine a été le beau succès de cette soirée, succès qui, sans négliger le côté financier, s'est si pleinement réalisé au point de vue artistique. Peut-être pourrait-on regretter l'importance numérique insuffisante des voix masculines, un manque de nuances dans la polyphonie vocale, ainsi qu'une exécution orchestrale trop peu étudiée, qui a failli amener quelque désarroi par une fâcheuse tendance à presser. Mais il faut s'incliner devant le brillant résultat d'ensemble, qui laissera chez tous les assistants un souvenir durable, et féliciter les solistes qui ont rempli leur lourde tâche avec une vaillance et une habileté infatigables, M^{me} Lang-Malignon et Bressler-Gianoli, MM. Troyon et Auguez, enfin le jeune et talentueux organiste M. W. Montillet.

Malgré un siècle et demi d'existence, cette colossale partition, un des monuments de l'art religieux du XVIII^{me} siècle, conserve encore sur nos contemporaines générations tout son ascendant par l'expression de force et de majesté qui s'en dégage, comme aussi par la beauté architecturale de la composition, Hændel y élève sa pensée bien au-dessus de notre misérable terre, au delà des temps et des lieux, en faisant du drame divin le centre et le pivot de notre humble hu-

manité. En sa forme rigoureusement symétrique, elle nous apparaît comme un de ces importants monuments du passé, cathédrales élançant vers le ciel l'ogive de leurs arceaux en une lente et fuyante procession de voûtes. Tandis que son contemporain Bach, s'inspirant de l'art des primitifs, produisait des œuvres où la piété fervente se traduisait en accents d'une pureté et d'une émotion indicibles, Hændel qui n'eut pas, lui, le regard ainsi tourné vers le passé, comprit l'oratorio comme une sorte de drame sacré d'une forme pompeuse et solennelle, où le Dieu des miséricordes s'efface devant le Dieu des armées, le Roi des rois.

Mais sous cette éclatante majesté, il manque la note mystique pour toucher notre cœur d'un sentiment d'amour et de piété. Seuls les épisodes du Bon pasteur et de la Passion produisent en nous une émotion attendrie, parce qu'ils sont plus humains et que l'inspiration s'y livre davantage. C'est pourquoi aussi le petit prélude orchestral de la Nativité, dont le motif est emprunté à une mélodie populaire calabraise, nous apparaît comme un sourire ému égaré sur un visage trop grave.

Mais à quels sommets imposants la pensée de l'auteur n'atteint-elle pas dans ces prodigieux chœurs auxquels l'œuvre entière doit son immortalité! L'*Alléluia*, qui est une des plus belles choses qui soient sorties du cerveau humain, comme l'*Amen* final en style fugué parviennent aux maxima d'intensité avec une simplicité de moyens qui n'est pas leur moindre mérite. Audessus de l'édifice harmonique, dont la base repose sur une orchestration sobre et rigide, planent majestueux et solennels les accords du grand orgue, qui fut toujours l'instrument de prédilection de Hændel, et auquel il a réservé dans le *Messie* une partie importante. Et à côté de ces grandioses pages d'ensemble, on peut encore glaner dans les nombreux airs quelques pures merveilles, telle la tendre mélodie du Bon pasteur, image touchante dans laquelle Hændel résume toute la vie mortelle du Christ, puis cette impressionnante et douloureuse page confiée à l'alto: « Comblé d'outrages, » et encore l'air de triomphe du soprano: « Debout Juda! » Mais par contre, il y a bien des pages dans ces cinquante numéros, parmi les récitatifs surtout, qui font longueur, et que l'on pourrait aisément retrancher sans nuire à l'œuvre elle-même; au contraire, l'attention soutenue que demande son audition intégrale n'est pas sans engendrer un

certain sentiment de lassitude, accru encore par la monotonie qui se dégage de cette longue succession de scènes et de récitatifs obéissant à une formule rigide et unique, dont nous sommes si éloignés grâce à la richesse et à l'infinie variété du style symphonique moderne. C'est pourquoi nous persistons à croire que, malgré toute la vénération que l'on doit avoir pour les maîtres, il vaut mieux ne pas se révolter contre les irrévocables décisions du temps qui imprime parfois sa marque d'une manière indéniable.

Signalons, en terminant, le succès du premier Concert populaire symphonique avec entrées à vingt-cinq centimes. Public d'ouvriers qui a pris un plaisir extrême à l'audition des belles œuvres classiques qui leur étaient présentées, la symphonie *en sol*, de Haydn, celle *en ut*, de Mozart, et l'ouverture d'*Euryanthe*. Voilà une belle pensée et une bonne action, qui unit l'art et la démocratie et qu'il faut fortement encourager. Cela n'est-il pas mille fois préférable aux conférences de Sébastien Faure ?

E. G.



LA CHRONIQUE THÉÂTRALE

à Genève.

La Navarraise a retrouvé sur la scène genevoise le même succès qu'il y a deux ans, interprétée, comme alors, par M^{lle} Demours, qui se trouve dans ce rôle, très à son aise.

L'artiste choyée du public a trouvé l'occasion de faire ressortir les qualités dramatiques de son tempérament. M. Demauroy l'a assez bien secondée, dans le rôle du sergent Araquil, et M. Lafon s'est fait applaudir à son tour.

L'*Amour Médecin* de Poise a paru beaucoup ennuyer les spectateurs ; les scènes amusantes y sont trop rares, mais la musique est charmante.

L'*Attaque du Moulin* — la meilleure œuvre de Bruneau — a eu une interprétation bien inférieure à celle de la création de cette pièce au Grand Théâtre. Toutes les beautés de la partition n'ont pu triompher de l'insuffisance des interprètes. Le succès est allé uniquement au ténor léger, M. Codou, qui avait choisi l'*Attaque* pour son bénéfice et qui a su tirer grand parti du rôle de Dominique pour se faire applaudir. M^{lle} Charpentier a justement partagé le triomphe de son partenaire. Les autres artistes étaient bien médiocres.

Le *Prophète* a été donné le samedi de Pâques avec le concours de M^{lle} Soyer de l'Opéra de Paris : une chanteuse réellement de grand mérite. Les artistes du Grand Théâtre ont tenu plus ou moins convenablement les autres rôles de l'opéra célèbre de Meyerbeer.

La *Vie de Bohème* de Puccini, donné au bénéfice de M. Tavernier, chef d'orchestre, signait la dix-neuvième représentation du plus grand et plus sincère succès de la saison. G. d. M.



ADIEU (I)

Paroles françaises de Paul Privat.

Ah ! donne-moi la rose
Qui sur ton sein repose,
Avant qu'un fils d'Eole
N'enlève sa corolle,
Et sur ton frais visage
D'amour reçois mon gage,
Et comme dernière grâce
Permits que je t'embrasse.
Au sein des bois
Dans la mousse,
La rêverie est douce.
Ah ! donne-moi la rose
Qui sur ton sein repose. } (bis.)



NOUVELLES ARTISTIQUES

Suisse.

Il existe à Berne une société de chant uniquement composée d'étudiants, *Studenten gesangverein*, qui sous la direction de M. E. Hœchle, se voue à l'étude du chant populaire. Le dernier concert donné par l'intéressante société a remporté un brillant succès. Au programme figuraient — entre autres — deux œuvres de l'excellent compositeur zurichois, Attenhofer, le *Waldkönig* et le *Trutzlied*.



La *Société bâloise des musiciens suisses* vient de donner son quatrième concert. Le programme contenait — outre la sonate en fa majeur pour violoncelle et piano, de Beethoven, fort bien jouée par MM. Braun et Staub — quelques œuvres de compositeurs nationaux : quatre

(1) Texte français de notre supplément musical de ce jour « Abschied » de C. H. Richter.